

de l'illustre homme d'Etat serait salutaire aux politiciens qui semblent avoir la direction de l'esprit public. « J'aurais pu bien souvent, écrit M. Guizot, pendant que j'ai été dans les affaires, augmenter beaucoup ma fortune sans manquer à ce que le monde appelle la probité ; mais en toutes choses, et pour ma vie privée comme pour ma vie publique, c'est moi-même que je consulte et que je crois, et non pas le monde. Je n'ai donc jamais voulu d'autre moyen de fortune que l'ordre, je me suis promis une fois pour toutes de ne jamais tenir compte dans ma vie publique d'aucune considération d'intérêt privé. J'ai agi de la sorte jusqu'à présent. Je ne changerai certainement pas. » Quel enseignement et comme les scandales honteux qui font retentir tous les jours les échos du Parlement et qui remplissent les colonnes des journaux font mesurer la distance qui sépare nos mœurs publiques actuelles de celles d'alors !

De quelque côté qu'on les envisage, ces lettres, qui touchent à tous les sujets, sont intéressantes, et il eût été regrettable de les voir ensevelies dans l'oubli. M<sup>me</sup> de Witt, en les publiant, a non seulement accompli un devoir que sa vénération pour son père a dû lui faire paraître bien doux, mais encore elle a enrichi le trésor littéraire de la France d'un livre digne à tous égards d'y prendre place.

CH. LAVENIR.

LA VIE NOMADE ET LES ROUTES D'ANGLETERRE AU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE,  
par J.-J. JUSSERAND. — Paris, Hachette 1884. — Un vol. in-16. Pr. : 3 fr. 50.

C'est un chapitre inédit et non pas des moins intéressants de l'histoire d'Angleterre que M. Jusserand ajoute aux ouvrages déjà publiés par lui sur ce pays. Après avoir tracé le tableau de l'état des routes et des ponts au moyen âge, indiqué avec l'appui des documents législatifs et des textes historiques la façon dont il était pourvu à leur construction et à leur entretien, l'écrivain fait défiler sous les yeux du lecteur tous les hôtes nomades du grand chemin, toute la bohème errante du quatorzième siècle, ceux qui, poussés par un instinct inné de vagabondage, vivent librement en plein air, et ceux qu'une nécessité terrible contraint à n'avoir d'autre abri que la voûte du ciel et le dôme verdoyant des forêts.

Curieuse variété de types ! Voici les marchands de drogues, les bouffons, les jongleurs, les musiciens, les chanteurs ambulants : ceux-là suivent le grand chemin, il y a place pour eux à la table du cabaret et chez le seigneur qu'ils divertiront un moment. Mais dans les sentiers détournés se glissent les larrons de toute sorte, lie de la plus haute et de la plus basse classe, les ouvriers errants, tous les *outlaws*, proscrits qui, suivant la naïve et atroce expression d'un légiste du temps, portent une tête de loup que tout le monde peut abattre. Le monde ecclésiastique n'est point oublié. Il y a les prêcheurs, les frères mendiants et ces étranges marchands d'indulgences qu'on appelait pardonners : ajoutons encore les pèlerins.

L'énumération faite par M. Jusserand est-elle tout à fait complète ? On est étonné de ne voir figurer dans sa collection aucun type féminin. N'y avait-il point déjà de vagabondes, de ces *trampesses* qu'a peintes M. Hector France dans ses *Va-nu-pieds de Londres* ?

Quoiqu'il en puisse être de cet oubli, vrai ou supposé, le livre dont je parle est intéressant, consciencieux et fait espérer que l'auteur continuera ses travaux sur la vie anglaise au moyen âge, sujet neuf et plein d'attrait. CH. LAVENIR.